

LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec, 1760-1896* (Montréal, Fides, 2000), 572 p.

Ollivier Hubert

Volume 55, numéro 2, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/010376ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/010376ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hubert, O. (2001). Compte rendu de [LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec, 1760-1896* (Montréal, Fides, 2000), 572 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 55(2), 280–283. <https://doi.org/10.7202/010376ar>

Brown and Company en 1928? Mais il reste que c'est le milieu torontois de la publicité, directement branché sur les initiatives américaines dans le domaine, qui a donné le ton à cette époque où l'idéologie publicitaire, savamment tissée de confort et de bonheur, de plaisir et de satisfaction, a fabriqué les miroirs déformants et déformés de la réalité sociale. Dans ce contexte déterminé, les *adworkers* canadiens scrutés dans *Selling Themselves* doivent être retenus comme des agents primordiaux du mariage entre l'économique et le culturel. C'est pourquoi la lecture de cet ouvrage très innovateur doit être un préalable à toute recherche historique portant sur le discours publicitaire dans la première moitié du xx^e siècle.

JEAN-GUY DAIGLE

Département d'histoire
Université d'Ottawa

LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec, 1760-1896* (Montréal, Fides, 2000), 572 p.

Ce livre imposant par le contenu et le volume recèle un paradoxe. Manifestement conçu pour rejoindre un public qui dépasse le cercle des historiens, et des universitaires en général, il se présente comme un texte accessible : une narration assez rigoureusement chronologique, ancrée dans une trame événementielle bien balisée, un vocabulaire simple et un style alerte, des mises en contexte parlantes, des transitions subtiles qui assurent avec efficacité la cohérence du récit, un appareil critique discret. Cependant, au-delà de cette transparence formelle, se profile une complexité fondamentale, d'autant plus difficile à mettre au jour que l'auteur, par souci de lisibilité justement, a choisi d'alléger sa présentation de presque toute mention théorique, méthodologique et se tient à distance des débats historiographiques.

Une courte préface donne malgré tout quelques clefs. Le contraste au demeurant est fort entre cette entrée en matière, très personnelle, et la suite de l'ouvrage, dans laquelle l'auteur semble disparaître derrière la reconstitution qu'il propose. Il y a trente ans, Yvan Lamonde s'est demandé d'où il « venait intellectuellement ». Ne trouvant de réponse dans la production savante d'alors, il s'est attelé lui-même à la tâche : « ce récit est l'histoire du chemin parcouru », annonce-t-il (p. 9). Un projet donc, fixé il y a longtemps, transformé en entreprise de longue haleine et dont on nous livre ici le résultat (en fait la première tranche, puisqu'un deuxième tome

couvrant le *xx^e* siècle est annoncé). Même si l'auteur connaît, bien sûr, et cite les études de son domaine, ce livre est avant tout, sous des allures de synthèse, le résultat d'un parcours intellectuel, une « auto-synthèse » en quelque sorte. L'ensemble est impressionnant et permet de prendre la mesure d'une carrière historienne bien remplie, de cheminer avec un esprit curieux, rigoureux, mesuré, érudit et généreux. À première lecture, il est possible de discerner trois objectifs centraux : (1) faire émerger dans l'histoire du Québec les signes tangibles d'une tradition libérale, voire démocratique ; (2) identifier les institutions culturelles qui permirent la constitution et la diffusion des idées ; et (3) objectiver certains des fondements d'une identité nationale caractérisée par la polyvalence et l'ambiguïté à l'égard de cultures étrangères multiples.

Le livre de Lamonde se présente d'abord comme une élégante histoire de l'idéologie libérale au Québec. La périodisation longue, le recours massif à des citations clefs, et parfois peu connues, le plus souvent extraites de la presse politique, certains procédés narratifs judicieux (par exemple, le suivi en parallèle des pensées politiques de Papineau, Parent et Garneau), un souci du détail significatif, une attention portée au singulier mais de constantes mises en perspectives globalisantes, tout cela contribue à rendre intelligible le parcours pour le moins tortueux du libéralisme au long du *xix^e* siècle, sans simplifications excessives. Voilà, je crois, la base ferme de la réussite de l'entreprise. Au bout du compte, ces idées québécoises ressortent comme singulièrement « normales » (quoique pimentées par le statut colonial), traversées de part en part par l'idée de liberté, soumises à toutes les évolutions et les contradictions propres au libéralisme, dansant comme partout la valse avec un conservatisme marqué ici par la réaction française et triomphateur du libéralisme catholique. À tout prendre, ce qui caractériserait l'histoire intellectuelle de ce *xix^e* siècle québécois, c'est la constante modération de son libéralisme, l'anémie continue de l'esprit révolutionnaire, le peu de prise des idées socialistes et anarchistes.

La grande caractéristique méthodologique de cet ouvrage tient dans le souci d'arrimer dans le concret le concert des idées bourgeoises en les reliant systématiquement aux dispositifs par lesquels elles circulent et se forment : le livre, la presse, les associations, les structures d'enseignement, etc. Cette histoire des institutions culturelles est introduite en contrepoint du récit, dans une série de chapitres distincts intercalés. Elle constitue une excellente synthèse de ce que l'histoire québécoise de la culture a pu produire au cours des trente dernières années dans une perspective globalement quantitative. L'usage qu'en fait Lamonde est triple : il y voit l'occasion de montrer com-

bien le débat québécois est informé par les événements et les idéologies occidentales, d'évaluer la possibilité même de l'apparition de l'idée (un forum) et de décrire les étapes de la construction d'un espace public canadien-français. Ainsi, il faut naturellement comprendre que, lorsque Yvan Lamonde parle de culture, il pense avant tout aux institutions urbaines de diffusion de la culture humaniste dans une perspective moderniste. C'est ce qui l'autorise à estimer périodiquement le niveau de « développement culturel » de la colonie, à identifier des blocages et des « décollages » culturels. Ainsi, l'échec des Rébellions peut-il être relié à une insuffisance des institutions d'élaboration (la « production symbolique ») et de diffusion de la culture moderne et bourgeoise porteuse du projet « nationalitaire ».

La question « identitaire » est à la fois la plus discrète et la plus structurante. Elle s'exprime absolument dans le concept de « métropoles culturelles » : l'identité canadienne-française serait le résultat d'une synthèse entre des éléments britanniques, français, étasuniens et romains selon un dosage inégal que Lamonde s'évertue à établir. L'idée des métropoles, empruntée, je crois, à Fernand Dumont et élargie par Lamonde, exerce sans doute un grand pouvoir de séduction dans la mesure où elle semble livrer certains repères tangibles pour spécifier une identité collective. Je me suis cependant demandé si elle était bien assez assise sur le plan théorique. D'une manière générale, on a du mal à savoir si Yvan Lamonde, lorsqu'il parle d'identité — et c'est la même chose lorsqu'il s'agit de culture — évoque un objet ou un problème. Il y a là un flou quelque peu dérangent, dans la mesure où on finit par ne plus savoir exactement, par exemple, si ces « métropoles culturelles » sont une construction historique que l'auteur entend dévoiler ou s'il s'agit de lire avec lui une nouvelle représentation du passé. Dans la même veine, même s'il prend soin de rappeler périodiquement que cette histoire sociale des idées au Québec est en fait une histoire des discours sur la citoyenneté élaborés par des individus issus de la bourgeoisie blanche, masculine et francophone, l'auteur cultive l'ambiguïté en franchissant parfois abruptement l'espace qui sépare ce projet très précis et légitime de généralisations sur la « culture bourgeoise » et « l'identité québécoise ». Peut-on aussi facilement passer de ceci à cela, en faisant l'économie d'une réflexion critique sur l'usage des idées dans les stratégies de positionnement, de pouvoir et de domination ? Parce qu'il ne pose pas leur discours comme partie prenante d'une lutte sociale, mais plutôt comme l'expression sociale d'une lutte nationale, le livre de Lamonde ne permet pas de saisir le travail de distinction dont les textes « politiques » ou « citoyens » des bourgeois qu'il cite sont pourtant porteurs.

Cela parce que le projet de Lamonde ne relève ni de l'histoire sociale à proprement parler ni de l'histoire culturelle, mais plutôt d'une histoire intellectuelle soucieuse d'un certain degré de contextualisation. On apprend donc beaucoup, et bien, sur les avatars historiques de l'idée citoyenne. Le livre confirme en particulier ce trait : l'incomplète autonomisation du champ politique à l'égard du champ religieux. Cependant, la citoyenneté demeure, malgré tous les efforts déployés, emprise d'un certain degré d'abstraction, dans la mesure où sont peu signalées les inégalités de toutes natures qui en limitent évidemment l'exercice.

OLLIVIER HUBERT
Département d'histoire
Université de Montréal

LOUGHEED, Richard, *La conversion controversée de Charles Chiniquy. Prêtre catholique devenu protestant* (Québec, Les Éditions La claireière, 1999), 322 p.

Le personnage de Charles Chiniquy s'avère un sujet de recherches fort intéressant en histoire. Ses intuitions chrétiennes et ecclésiologiques, en un contexte catholique romain ultramontain, rappelaient le grand réformateur Martin Luther. À une époque, où l'œcuménisme se fraie peu à peu un chemin, les disputes d'antan perdent de leur valeur. Mais le phénomène de la conversion chrétienne demeure toujours important.

L'auteur a raison d'écrire qu'il a cherché à situer Chiniquy « dans le contexte général du protestantisme évangélique » (p. 276). Il profite cependant de l'occasion pour contester, une fois de plus, l'approche de Marcel Trudel dans *Chiniquy* (Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 1955, 339 p.), approche selon laquelle Chiniquy aurait été présenté uniquement comme un « apostat immoral » (p. 280). L'auteur avoue avoir voulu « présenter une perspective historique contraire à la version accusatrice de Marcel Trudel », lequel aurait défiguré Chiniquy (p. 12-13).

L'auteur reconnaît que « Chiniquy était avant tout un anticatholique virulent ayant des tendances paranoïaques » (p. 280). Mais, à certains moments, la lecture du livre de Richard Lougheed donne un peu l'impression que le personnage étudié a déteint sur celui qui se considère comme « historien » (p. 14).

Ce livre procède d'une thèse de doctorat en théologie soutenue, semble-t-il, à l'Université de Montréal, car son directeur de thèse (p. 6) y était professeur. Les nombreux renvois à des chapitres postérieurs font